LE COUVENT,

OU

LES FRUITS DU CARACTÈRE

ET

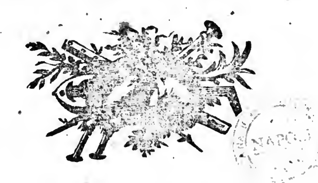
DE L'ÉDUCATION,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par M. LAUJON.

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, sur le Théâtre de la Nation, le 16 avril 1790.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1791.

PERSONNAGES.

L'ABBESSE, femme très-âgée.	*Mme Suin.*
La Sœur S. ANGE, Religieuſe non Profeſſe.	*Mlle Contat.*
La MARQUISE DE S. SER.	*Mlle Raucourt.*
La ſœur BONAVENTURE, Tourière, moins âgée que l'Abbeſſe.	*Mme Bellecour.*
La ſœur ANASTASE, jeune Converſe.	*Mlle Emilie.*
La ſœur EUPHEMIE, jeune Converſe.	*Mlle Lange.*
Mademoiſelle FIERVILLE, fille d'un Financier.	*Mme Petit.*
PREMIÈRE PENSIONNAIRE, } Filles de qualité.	*Mlle Maſſon.*
SECONDE PENSIONNAIRE, } Filles de qualité.	*Mlle Ch. Lachaſſaigne.*
TROISIÈME PENSIONNAIRE, } Filles de qualité.	*Mlle Simon.*
FRANÇOISE, Commiſſionnaire attachée au Tour.	*Mlle Dantier.*

La Scène ſe paſſe dans le Parloir de l'Abbeſſe.



LE COUVENT,

OU

LES FRUITS DU CARACTÈRE ET DE L'ÉDUCATION.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le parloir de Mme l'Abbesse ; une grille sépare la partie intérieure de ce parloir, de sa partie extérieure ; il est orné, & très-bien disposé.

SCENE PREMIERE.

SŒUR EUPHEMIE; (*elle sort de l'appartement de l'Abbesse.*) SŒUR ANASTASE, *qui arrive de la porte du cloître presque en même temps que Sœur Euphémie ; elle a quelques livres à la main.*

SŒUR EUPHEMIE, *en regardant les vases de fleurs.*

GRACE au Ciel, voilà le parloir de notre bonne Abbesse orné comme elle le souhaitoit. (*appercevant la Sœur.*) Ah! sœur Anastase ! cela n'est-il pas ?...

SŒUR ANASTASE.

Délicieux... ma sœur !... mais, c'eſt du parloir extérieur que le coup d'œil doit être charmant.

SOEUR EUPHEMIE, *courant ouvrir la porte de la grille & avec joie.*

Venez, ma ſœur !

SŒUR ANASTASE.

Vous en avez la clef, ma ſœur ?

SŒUR EUPHEMIE.

Madame me l'a prêtée pour ouvrir à la ſœur Saint-Ange.

(*Elles entrent dans le parloir extérieur.*)

(*Sœur Anaſtaſe examine le tout avec ſatisfaction.*)

SŒUR ANASTASE.

Ah ! cela repoſe la vue tout-à-fait agréablement ! & le fauteuil de Madame entre ſon perroquet & ſes fleurs ! oh ! par exemple, c'eſt parfait.

SŒUR EUPHEMIE.

C'eſt ce qu'elle m'a dit... & vous voyez que, ſoit qu'elle reçoive dans l'intérieur (*Sœur Anaſtaſe fait ſigne que non*) ou dans l'extérieur du parloir, elle trouve ou ſous ſa main, ou ſous ſes yeux, toutes ſes petites douceurs habituelles..... mais êtes-vous auſſi excédée de fatigue que moi, ma ſœur ? *en s'aſſeyant.*

SŒUR ANASTASE.

Si je le ſuis, ſœur Euphémie ? ſainte miſéricorde ! quelle matinée ! dès cinq heures du matin aller à notre laboratoire, préparer la potion calmante de Madame ; de chez Madame, au garde-meuble pour tranſporter les beaux ſiéges, chercher, avec la Tourière, dans le parloir près la claſſe, le clavecin, la table des études ; puis au jardin pour en rapporter des fleurs ; puis, un moment au réfectoire.....

SŒUR EUPHEMIE.

Comme de raiſon, ma ſœur ; & moi ? me réveiller avant le jour.... auſſi, voyez mes yeux !... je ſuis ſure qu'ils font peur... m'habiller à la hâte.... (*ſœur Anaſtaſe lui attache ſon voile.*) Auſſi mon voile tient à peine ſur ma tête, (*avec volubilité*) puis le lever de Madame, ſa toilette, puis (*appuyant ſur ceci*) faire partir ſur le champ une lettre d'elle.

SŒUR ANASTASE.

Pour qui, ma ſœur ?

SŒUR EUPHEMIE, *avec humeur.*

Eh! je n'ai pas eu la précaution de lire l'adresse.

SŒUR ANASTASE, *avec reproche.*

Ah! ma sœur!

SŒUR EUPHEMIE.

Cela est vrai, mais j'étois si troublée... & pourquoi tous ces dérangemens? quel est son but en ornant si bien son parloir?

SŒUR ANASTASE.

Ce n'est pas, je crois, pour ajouter à la faveur, déjà assez grande, qu'elle fait à la nouvelle Maîtresse, de lui prêter son parloir, pour donner aujourd'hui ses leçons?

SŒUR EUPHEMIE.

Oh bien, oui!

SŒUR ANASTASE, *l'interrompant.*

Madame faire de ces bévues-là?... Elle connoît trop bien son monde. Allez, allez, ma sœur! malgré son grand âge, elle ne radote pas encore.

SŒUR EUPHEMIE, (*on sonne*).

Mais elle m'appelle? oui, elle me sonne (*en courant vîte.*) Je reviens, & lui dirai que vous avez fait sa commission. (*elle rentre vîte chez l'Abbesse.*)

SŒUR ANASTASE, *vivement.*

Tâchez de savoir quelque chose!

SCENE II.

SŒUR ANASTASE, *seule.*

QUE je ne puisse deviner!... cela est impatientant!... mais je songe... cette lettre qu'elle a fait partir ce matin; seroit-ce pour un mariage?... & cette maîtresse de clavecin avec qui elle veut causer?.... ces femmes-là connoissent bien du monde! Madame aime assez à s'occuper des intérêts des familles.... allons! je m'attends à voir, cet après-midi, arriver quelque grande dame à ce parloir, que l'on a disposé à cet effet. Ah! sœur Euphémie! vous n'avez rien de nouveau?

SCENE III.

SŒUR EUPHEMIE, SŒUR ANASTASE; LA TOURIERE, *un inſtant après.*

SŒUR EUPHEMIE, *à ſœur Anaſtaſe qui la ſuit & ferme la porte de la grille.*

RIEN : ſortez, prenez vos livres! nous donnerons le tout enſemble à la Tourière. (*en ſonnant la Tourière.*) Ma ſœur! ma ſœur!

LA TOURIERE, *ouvrant ſa porte.*

Eh bien, eh bien? encore un ſurcroît d'occupations, je gage?

SŒUR EUPHEMIE.

Le tour, s'il vous plaît, ma ſœur, pour les livres de muſique de la ſœur S. Ange, à qui madame m'a chargé d'ouvrir ſon parloir?

SŒUR ANASTASE, *en mettant auſſi ſes livres dans le tour.*

Et les livres d'hiſtoire, d'inſtruction...

LA TOURIERE.

Je ſais, je ſais.

SŒUR EUPHEMIE *lui montrant une chocolatière qu'elle met dans le tour.*

Et puis? ce qui vous fera oublier vos peines.

LA TOURIERE, *avec joie.*

Ha! ha! remerciez bien pour moi madame! entendez-vous, mes ſœurs? dites-lui que j'aurai l'œil à ce que l'on ne dérange pas la ſœur;.. paſſez-moi la ſonnette!... ſi elle a beſoin de moi...

SŒUR EUPHEMIE.

Si la nouvelle maîtreſſe arrive? vous ſonnerez Madame, qui ne veut parler à perſonne autre.

LA TOURIERE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, ma ſœur? venez, venez! il faut que je m'explique là-deſſus.... *Les ſœurs rentrent dans le parloir extérieur.*

Madame auroit-elle oublié qu'elle m'a dit qu'elle recevroit ici, aujourd'hui, une Marquiſe.. qu'accompagnera la mère...

d'une de nos Pensionnaires?... c'est un objet plus intéressant que vous ne croyez, vous autres !

SŒUR EUPHEMIE.

Comme quoi donc ? ma sœur ?

LA TOURIERE.

Ah ! comme quoi? comme quoi? je vous le dirois bien ; mais c'est que... il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir... (*à sœur Euphémie.*) Ma sœur ! allez tout de suite lui dire que je vais exécuter ses ordres que... (*à sœur Anastase*) vous entendez bien, ma sœur ? mais si c'étoit un oubli de madame ? (*à sœur Euphémie*) vous m'en préviendriez tout de suite ? ... entendez-vous ?

SŒUR EUPHEMIE, *à sœur Anastase.*

J'y cours ; voilà la clef. Si la sœur S. Ange arrivoit.. ?

SCENE IV.

LA TOURIERE, SŒUR ANASTASE.

LA TOURIERE.

C'EST que je ne veux manquer à rien. . . & j'ai de la mémoire, dieu merci !... au reste, il n'y auroit rien d'étonnant que ce fût une affaire manquée.

SŒUR ANASTASE.

En quoi donc ! dites moi. . . .

LA TOURIERE.

Je vous dirai donc que (*s'interrompant en voyant sœur S. Ange qui arrive du cloître*) ... voici la sœur S. Ange !

SŒUR ANASTASE.

Et mademoiselle de Fierville ?

LA TOURIERE.

Et mademoiselle de Fierville?... je me sauve... moi qui n'ai pas encore fait sa commission! .... Elle m'en diroit de bonnes.

SŒUR ANASTASE.

Sa toilette est faite de bon matin !

LA TOURIERE, *fermant sa porte.*

Il y a peut-être de bonnes raisons pour cela. (*elle sort.*) *La sœur Anastase ouvre la grille à la sœur S. Ange & rentre chez l'Abbesse.*

SCENE V.

Mlle DE FIERVILLE, SŒUR S. ANGE.

Mlle DE FIERVILLE.

SŒUR S. Ange, fœur S. Ange ! voyez le foleil qu'il fait, venez donc au jardin !

SŒUR S. ANGE.

Non, vous dis-je.

Mlle DE FIERVILLE.

Et, qu'eft-ce que vous voulez faire au parloir de madame l'Abbeffe ?

SŒUR S. ANGE.

Profiter de la permiffion qu'elle m'a donnée ; y trouver les amufemens que je cherche.

Mlle DE FIERVILLE.

Ah ! votre éternel clavecin ; votre mufique & vos deffins ; & vous appelez cela... des amufemens ?

SŒUR S. ANGE.

En connoiffez-vous de plus agréables ?

Mlle DE FIERVILLE.

Eh ! c'eft d'un ennui.....

SŒUR S. ANGE.

Cela vous ennuie ?

Mlle DE FIERVILLE.

A la mort.

SŒUR S. ANGE.

Je vous plains.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un air très-content.*

Je ne fuis pourtant point du tout à plaindre. Sœur S. Ange ? faites-moi votre compliment !

SŒUR S. ANGE.

Et fur quoi ?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment ! vous ne devinez pas ? . . . à l'air joyeux que vous me voyez ? . . .

SŒUR S. ANGE.

Nón.

Mlle DE FIERVILLE.

Vous n'avez pas pris garde que je fuis plus parée qu'à l'ordinaire ?

SOEUR

SŒUR S. ANGE.

Ah ! vous allez voir madame votre mère !

Mlle DE FIERVILLE.

Mon père, vous voulez dire? non pas que je n'aimasse autant ma mère, si je ne retrouvois toujours dans sa bouche, les mêmes leçons que l'on me fait au couvent.

SŒUR S. ANGE.

C'est qu'elle vous aime; & plus une mère a de tendresse pour sa fille, moins elle a d'indulgence sur les défauts qu'elle remarque en elle.

Mlle DE FIERVILLE.

Mais des défauts, je n'en ai pas; (*vivement*) est-ce que vous m'en trouveriez?

SŒUR S. ANGE.

Je ne dis pas cela.

Mlle DE FIERVILLE.

Vous voyez donc bien qu'elle a tort, d'autant que ce n'est pas ma faute, si nos goûts sont différens. (*d'un ton très-léger.*) J'aime la parure, elle la déteste; elle aime la lecture, je ne saurois la souffrir... à l'exception des romans... que j'aime à la folie!

SŒUR S. ANGE.

Et qui sont si instructifs?...

Mlle DE FIERVILLE.

Si amusans, si tendres!... & que ma mère m'arrache des mains, dès qu'elle peut me surprendre à les lire.

SŒUR S. ANGE.

Elle a tort.

Mlle DE FIERVILLE.

N'est-ce pas, c'est beaucoup plus intéressant, je crois, que de savoir si... Clovis a existé avant Philippe de Macédoine... que je ne verrai jamais... & qui est mort,... il y a peut-être deux cents ans, n'est-ce pas?

SŒUR S. ANGE, *riant.*

Oh oui! vous avez raison.

Mlle DE FIERVILLE, *avec vivacité.*

Sans doute, car à quoi cela sert-il? les maîtres arrivent, on me sonne; la leçon commence, elle m'ennuie; je bâille, ils s'en aperçoivent; ils lèvent le siége, je leur donne leur cachet; ils s'en vont bien contens, & moi aussi, & tous les jours, c'est la même chose, parce que je n'aime point ce qui me gêne, & qu'enfin, quand on

eſt riche, on n'a pas beſoin de toutes ces balivernes-là.

SŒUR S. ANGE, *avec douceur, mais d'un ton un peu ſérieux.*

Eh, Mademoiſelle!... les fortunes qui paroiſſent le mieux aſſurées, ſont ſouvent celles qui s'écroulent le plus facilement; qui l'a mieux éprouvé que moi? où en ferois-je, ſi mes talens ne m'avoient aſſuré ici un ſort à l'abri de tous les événemens?

Mlle DE FIERVILLE, *très-vivement.*

Un ſort? ah, miſéricorde! vous appelez une place au noviciat, un ſort?

SŒUR S. ANGE.

Très-conſolant, quand on n'a pas plus de reſſources qu'il ne m'en reſtoit; & ç'en eſt une bien précieuſe, puiſque je la dois en partie à mes talens, qui, tout foibles qu'ils ſont, me ſerviront de dot dans ce couvent, grâce aux bontés de madame l'Abbeſſe.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un ton très-léger.*

Oh oui! madame l'Abbeſſe a aſſez bien arrangé cela; (*très-vivement*) mais c'eſt que vous lui ſerez utile au moins; ne vous y trompez pas.

SŒUR S. ANGE, *avec douceur.*

Ne diminuez rien de l'obligation que je lui dois avoir.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un ton dédaigneux, & à part.*

Ne va-t-elle pas s'imaginer que c'eſt pour l'amour d'elle? pauvre dupe! allez, allez! croyez que l'Abbeſſe, avec ſon petit ton doucereux, & ſon air de déſintéreſſement, fait très-bien ce qu'elle fait; & que la bonne opinion qu'elle a d'elle-même, ne l'empêche pas de ſentir combien vous leur devenez néceſſaire. Car vous êtes....

SŒUR S. ANGE.

Très-reconnoiſſante.

Mlle DE FIERVILLE.

Fort bien, fort bien!... mais ſuffit que ce qui vous convenoit, parce que vous n'avez pas d'autres reſſources,... je puis bien m'en paſſer, moi qui ſuis riche.

SŒUR S. ANGE, *d'un ton ſérieux.*

Eh! j'étois née pour l'être! ſi mon père, objet de tous mes regrets....

Mlle DE FIERVILLE.

Comment ! quand il vous a rendu victime de son imprudence ?

SŒUR S. ANGE.

Ah ! vous allez me conter mon histoire.

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie.*

Eh bien ! laissons cela pour parler de ce qui m'intéresse ; d'abord, comment me trouvez-vous ?

SŒUR S. ANGE, *avec ironie.*

Chose fort intéressante, en effet !

Mlle DE FIERVILLE.

Très-intéressante, parce que j'ai des raisons pour être jolie aujourd'hui.... Il faut que je vous confie un secret, mais vous me promettez de n'en rien dire ?

SŒUR S. ANGE.

Oh ! je ne suis point du tout curieuse.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh que si ! premièrement une religieuse l'est toujours.

SŒUR S. ANGE, *riant.*

Oh ! mais je ne suis encore qu'aspirante.

Mlle DE FIERVILLE.

Plaisanterie à part ; faites-moi votre compliment, sœur S. Ange ! (*avec grande joie*) je vais sortir du couvent.

SŒUR S. ANGE, *riant.*

A la joie que vous annoncez de le quitter, vous n'avez pas envie d'y laisser beaucoup de regrets ; vous devriez cependant songer que vous n'y avez pas déjà trop d'amies.

Mlle DE FIERVILLE.

Mais vous êtes d'une sincérité admirable !

SŒUR S. ANGE.

C'est le seul mérite que je me connoisse.

Mlle DE FIERVILLE.

C'est très-mal à vous ; car il faut que je vous croie mon amie, pour vous mettre dans une confidence...

SŒUR S. ANGE.

Que vous avez déjà faite à cinq ou six de ces demoiselles ?

Mlle DE FIERVILLE, *vivement.*

Comment ! elles vous l'ont dit ?... oh les bavardes !

SŒUR S. ANGE.

Eh ! qui voulez-vous qui vous garde le secret ? vous ne

garderiez celui de perſonne ; vous cherchez à mortifier vos compagnes...

Mlle DE FIERVILLE.

Comment? quand elles ſe font un plaiſir de m'humilier? quand à tout propos elles trouvent le moyen de citer... & c'eſt *M. le Marquis*, mon père... *M. le Commandeur*, mon oncle, *M. le Baron*, mon petit frère!... & moi, que ces titres-là déſolent!...

SŒUR S. ANGE.

Pour imiter leurs torts, vous les écraſez du poids de la fortune de M. votre père... qui vous aveugle...

Mlle DE FIERVILLE.

Dites que c'eſt la jalouſie qui aveugle mes compagnes : auſſi n'ai-je eu rien de plus preſſé, que de leur annoncer que mon mariage va me rendre leur égale ; & tout en recevant leurs complimens, je voyois qu'elles étouffoient de dépit.

SŒUR S. ANGE.

Charmantes diſpoſitions! eh! mademoiſelle, je ſouhaite que vous n'éprouviez jamais combien il eſt dangereux de prêter des armes à l'envie; mais au moins, pour parler de votre mariage avec tant de confiance ; auriez-vous dû attendre que vous vous fuſſiez aſſurée de plaire à la mère de votre prétendu. (*Elle paſſe à la table des études.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Vous ſavez donc que ma mère doit me l'amener ici aujourd'hui ?... comme tout ſe fait pourtant! Mais... vous doutez que je lui plaiſe? vous m'alarmez; eſt-ce que je ne ſuis pas coiffée à l'air de mon viſage ?

SŒUR S. ANGE.

Eh! je ne dis pas cela!

Mlle DE FIERVILLE.

Oh! mais je le devine, moi. Convenez-en! le bleu ne me va point; auſſi, c'eſt la faute de votre ſotte de ſœur Tourière, à qui j'ai dit de me faire l'emplette d'un ajuſtement couleur de roſe, & je l'attends depuis ce matin! (*avec impatience*) Ah! ſonnez-la, je vous en prie!

SŒUR S. ANGE.

Eh! Mademoiſelle! m'enlever tout le temps que je veux employer à l'étude!

Mlle DE FIERVILLE, *prenant la ſonnette avec impatience.*

Ma ſœur, vous n'êtes guère complaiſante! (*elle ſonne.*)

Il me semble pourtant, que la peine n'étoit pas considérable... (*elle sonne.*) Viendra-t-elle donc à cette heure? (*elle sonne.*)

SCENE VI.

SŒUR S. ANGE, LA TOURIÈRE, Mlle DE FIERVILLE.

LA TOURIÈRE.

EH bien, eh bien? quand vous sonnerez cent fois, il faut bien le temps de monter l'escalier!

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! vous voilà, sœur Tourière?

LA TOURIÈRE.

J'ai cru que madame l'Abbesse se trouvoit mal, ou que le feu étoit au Couvent, pour le moins.

Mlle DE FIERVILLE.

Voilà un quart-d'heure que je sonne, pourquoi ne montez-vous pas?

LA TOURIÈRE, *avec humeur.*

Oh pourquoi?... Mademoiselle! vous avez le commandement beau; mais il ne faudroit être occupée que de vous!

Mlle DE FIERVILLE.

Quand cela seroit? il me semble que mon père vous donne d'assez bonnes étrennes pour cela?

LA TOURIÈRE, *avec plus d'humeur.*

Ma foi, Mademoiselle... ce sont... de petites.... gracieusetés, j'en conviens... mais qui sont bien gagnées... avec vous, je vous en réponds, & si c'étoit aussi bien vous, comme c'est lui qui me les a données, je vous les aurois rendues, tant vous me les avez reprochées de fois... mais enfin, qu'est-ce que vous voulez?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment, ce que je veux? l'avez-vous oublié? & cet ajustement couleur de rose, que je vous ai priée de me faire faire par la marchande de modes? grâce à votre peu de soin, je ne l'aurai pas.

LA TOURIÈRE, *avec humeur.*

Comment, grâce à mon peu de soin?... est-ce que je peux y aller, moi? est-ce que je peux quitter mon tour? qu'est-ce que j'ai pu faire, que d'envoyer... Françoise... dire que vous attendiez après?... qu'on se dépêchât?

Mlle DE FIERVILLE.

Bon! Françoise est une lambine.

LA TOURIÈRE, *haussant les épaules.*

Françoise? Françoise!... qui est la diligence même! & qui y a été de si bon cœur!... sans déjeûner encore!.. & voilà le grand merci? & moi qui laisse refroidir mon chocolat, que madame l'Abbesse a eu la bonté de m'envoyer! & tout cela pour écouter... (*elle sort.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! vous êtes impatientante.

LA TOURIÈRE, *revenant sur ses pas, & bégayant, de colère.*

Ma... ma foi, Mademoiselle! quand vous descendriez, comme on dit, de... de la côte... d'Adam?... vous n'en diriez pas plus. (*la sœur S. Ange en riant, & haussant les épaules, prend un livre.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! vos fornettes m'ennuient;... (*regardant la sœur qui lit*) il me paroît aussi que j'empêche la sœur S. Ange, de faire sa lecture; je ferai tout aussi bien d'aller au jardin. (*Elle sort avec humeur, & revient sur ses pas.* Ah! s'il arrivoit ici une marquise,.... que ma mère m'amènera une marquise, entendez-vous?... ayez soin de me sonner tout de suite! (*elle sort.*)

SCENE VII.

LA TOURIÈRE, LA SŒUR S. ANGE.

LA TOURIÈRE, *en grognant.*

On n'y manquera pas... allons, allons! celle-là a bon besoin de son bien toujours! (*à la sœur*) j'espère que nous en ferons bientôt débarrassées; car cette marquise?... c'est pour un mariage; vous savez cela?

SOEUR S. ANGE.

Oui.

LA TOURIERE.

Et avec le bien que celle-ci a?... cela ne peut pas manquer, vous entendez bien? car je vous assure, ma sœur, que moi, (qui ne veux de mal à personne!).. en vérité!... je crois que je souhaiterois que... cela ne se fît pas;... n'étoit... qu'elle nous resteroit encore ici?

SŒUR S. ANGE, *se levant après avoir remis les livres en place.*

Il est vrai qu'on seroit tenté de croire, qu'elle s'inquiète peu de s'y faire aimer.

LA TOURIERE.

Aimer?... comment, ma sœur! c'est que s'il y en avoit deux comme elle ici!.. assurément, je suis bien attachée à madame l'Abbesse, & à toutes ces dames, & à vous, ma sœur, en particulier...

SŒUR S. ANGE.

Je vous en remercie, sœur Bonaventure.

LA TOURIERE.

Non, c'est la vérité, mais si nous en avions deux comme elle!... que je ne m'appelle pas sœur Bonaventure! (Dieu me pardonne le serment! & vous ma sœur!) mais je crois que je renoncerois à être Tourière, pour n'avoir plus à faire à elle; oui, je préférerois je crois, d'être simple sœur... attachée... aux cuisines ou au potager.

SŒUR S. ANGE, *avec un ton de bonté.*

Je le crois, ma pauvre sœur, mais vous oubliez que votre chocolat se refroidit?

LA TOURIERE.

Bien obligée, ma sœur; (*elle sort & revient.*) à-propos, j'oubliois aussi de vous dire que la maîtresse de clavecin, qui est malade, doit en envoyer une autre à sa place.

SŒUR S. ANGE.

C'est bon, c'est bon.

LA TOURIERE, *en s'en allant.*

Madame l'Abbesse me l'a fait dire ce matin; mais j'avois oublié de vous en prévenir, parce que cette mademoiselle de Fierville.... réellement elle me fait tourner la tête. (*avec douceur*) Sans adieu, ma sœur! (*elle sort.*)

SŒUR S. ANGE.

Adieu, sœur Bonaventure!

LA TOURIERE, *grognant en s'en allant.*
Ah, mon Dieu!... ça!.... mais c'eſt qu'on n'y tient pas. (*elle rentre chez elle.*)

SCENE VIII.

LA SŒUR S. ANGE, *ſeule, riant & paſſant à ſon clavecin.*

SŒUR S. ANGE.

La pauvre ſœur Bonaventure n'eſt pas contente; & franchement, elle a raiſon.... quel caractère! je ne vois perſonne, dans ce couvent, qui ne fût fort aiſe de la voir humiliée.... que je plains le mari qui l'aura! mais en attendant que la maîtreſſe de clavecin arrive, occupons-nous un peu! (*Elle feuillette plusieurs livres de clavecin, & les remet à leur place en diſant:*) Voyons! une pièce?... non... quelques airs plutôt... Ah!.. ma chanſon favorite! (*Elle ſe met au clavecin, & chante*).

AIR.

L'attrait qui fait chérir ces lieux
C'eſt le calme de l'innocence;
Quand aurai-je le droit heureux
D'en partager la jouiſſance!
C'eſt mon eſpoir! c'eſt le ſeul bien
Qui doive me ſéduire;
C'eſt un bonheur, je le ſens bien,
Puis-je trop me le dire?

SECOND COUPLET.

Ici la douceur de nos lois
Rend nos jours & nos nuits paiſibles;
Et l'amitié ſeule a des droits
Pour enchaîner nos cœurs ſenſibles.
C'eſt, &c.

(*On entend la ſonnette du parloir.*)
Mais on ſonne! c'eſt pour madame l'Abbeſſe; c'eſt apparemment cette marquiſe. (*Elle ſe lève, & va remettre ſa muſique en place.*)

SCÈNE

SCENE IX.

SŒUR S. ANGE, LA Marquise de S. SER, *tenant un livre de musique*; LA TOURIERE, *qui porte ses dessins.*

LA TOURIERE, *après avoir mis en place le carton de dessins.*

Si vous voulez vous asseoir, Madame? madame l'Abbesse va venir.

SŒUR S. ANGE *à la Marquise.*

Vous savez, Madame, que son grand âge ne lui permet pas d'aller bien vîte; mais je vais la chercher & lui donner la main.

LA MARQUISE.

Ma sœur, vous êtes bien obligeante; oserois-je vous prier de lui dire, que je suis la maîtresse de dessin & de musique, que madame Henri envoie pour la suppléer?

SŒUR S. ANGE.

Ah! c'est madame? (*elle lui fait une révérence.*) je vais avec grand plaisir faire votre commission; je suis bien aise de vous prévenir que (*d'un air riant*) j'aurai l'honneur d'être une de vos écolières.

LA MARQUISE.

J'en serai charmée. Mais n'oubliez pas que c'est au défaut de madame Henri, dont assurément je n'ai pas le talent!

SŒUR S. ANGE, *riant.*

Oh! la modestie est le fard des talens; mais Madame, vos momens sont surement précieux; je vais faire diligenter madame l'Abbesse. (*elle sort.*)

LA MARQUISE.

Je vous en remercie, ma sœur.

SCENE X.

LA MARQUISE, LA TOURIERE.

LA MARQUISE.

Voila une jeune sœur bien aimable!

LA TOURIERE.

Aimable, douce... ah ! c'est qu'il faut la connoître ! c'est la sœur S. Ange.

LA MARQUISE, *avec surprise.*

Comment, la sœur S. Ange ? je connois fort ce nom-là.

LA TOURIERE.

Oui ? c'étoit son nom de pensionnaire... car elle a été pensionnaire, avant d'être au noviciat, elle a eu un père... quand je dis ! on sent bien cela ; mais c'est que son père... avoit épousé en secondes noces une autre femme... qui n'étoit pas la mère de celle-ci... C'est une grande histoire que tout cela ; le père .... étoit vraiment capitaine de vaisseau.

LA MARQUISE.

Eh ! j'en ai entendu parler.

LA TOURIERE.

Oui, oui, c'est cela... car sa douceur, sa figure, c'est beaucoup ; mais ce n'est rien en comparaison de son ame ;... pour ne pas plaider avec sa belle-mère... qui avoit besoin du peu de bien que le père avoit laissé.... parce qu'il avoit embarqué presque toute sa fortune... & que sur la mer son vaisseau & lui... rien ne s'est sauvé... vous entendez bien ?... Or, cette jeune Demoiselle-ci auroit pu demander à sa belle-mère le bien du père ; vous concevez bien ?... & c'étoit juste ; eh bien, Madame ! elle a préféré, pour laisser du soulagement à sa belle-mère, de se faire religieuse... & elle n'en dit rien.... j'ai su cela, moi ; parce que je sais tout, & elle ne veut pas que l'on le sache, elle, c'est ce qu'il y a de mieux ; & si je vous dis cela, c'est que j'espère qne vous n'en parlerez pas, au moins, Madame ?

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur : mais, dites-moi un peu, mademoiselle de Fierville ?...

LA TOURIERE.

Oh! ce sera votre écolière aussi ; mais, (*à part.*) quelle différence ! vous verrez, vous verrez.... (*l'Abbesse entre.*) Ah ! voilà madame l'Abbesse !

SCENE XI.

ACT. PRÉC., L'ABBESSE, *soutenue par les converses, & précédée par sœur S. Ange qui lui baise la main, & sort.*

L'ABBESSE, *à la Marquise.*

AH! madame la Mar... (*la Marquise lui fait un signe.*) Laissez-nous un peu, sœur Bonaventure! (*les converses qu'elle fait retirer se parlent d'un air animé & marquent leur surprise & leur curiosité.*

LA TOURIERE.

Si madame de Fierville amène cette marquise, les ordres que madame m'a fait donner, tiennent-ils?

L'ABBESSE.

Nous verrons.... oui, oui... (*la Tourière sort.*) Je vous demande mille pardons, Madame, mais j'ai pensé vous nommer madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Je l'ai bien vu, aussi vous ai-je fait signe, vous auriez tout découvert; (*elles s'asseient*) comment vous portez-vous?

L'ABBESSE.

Vous êtes bien bonne, madame la Marquise; je vais, (*s'écoutant parler*) aussi-bien que peut le permettre mon grand âge, & tous les soins qu'entraîne après soi la place que je remplis... vous les imaginez sans peine, madame la Marquise? mais je suffis encore à tout... & quand on veut, comme moi, entrer dans tous les détails d'une administration comme celle de cette maison!.. je vous assure qu'il faut, une tête... aussi bonne que celle que j'ai... & j'en suis (*d'un air riant*) quelquefois étonnée moi-même... que voulez-vous? ce sont des grâces d'état, & que le Ciel daigne m'accorder:.... mais madame la Marquise, venons à ce qui vous intéresse.

LA MARQUISE.

Oui, mais ne m'appelez donc plus madame la Marquise.

L'ABESSE.

N'ayez pas peur! je ne m'y tromperai pas; je vous ai déjà annoncée dans cette maison, comme une maîtresse de musique & de dessin. (*riant & d'un ton de satisfaction.*) Je suis à tout, Madame, je suis à tout.

LA MARQUISE.

J'en suis bien persuadée....

L'ABBESSE.

Et j'en ai bon besoin, je vous assure... Oh ça! voulez-vous que je sonne pour avertir mademoiselle de Fierville?

LA MARQUISE.

Causons un petit moment sur ce qui la regarde!

L'ABBESSE, *souriant.*

Vous avez peur que j'aie oublié, ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire? mais jugez si j'ai bien retenu ce que contenoit votre lettre! « vous avez un fils, de vingt-» six ans, colonel d'un régiment,... & qui ne manque pas » de fortune.... »

LA MARQUISE.

Mais mon fils, en passe de faire son chemin, aura toujours après moi, vingt-cinq mille livres de rente.

L'ABBESSE.

Oh! mademoiselle de Fierville sera immensément riche... Mais tout cela ira à merveilles, sa mère est prévenue; & le père?.. est impatient d'appeler sa fille, madame la marquise. Mais suivons!... « Comme vous désireriez que M. votre » fils, en prenant une femme, vous donnât en elle une » compagnie qui contribuât à votre satisfaction... (n'est-ce » pas cela?) vous êtes bien aise de connoître par vous-» même celle que vous lui destinez?

LA MARQUISE.

C'est cela même.

L'ABBESSE.

Vous voyez donc bien;.... &...

LA MARQUISE.

Mon fils me laisse absolument maîtresse de son choix.

L'ABBESSE.

Je viens de vous le dire; & pour mieux juger la jeune personne, aux parens de laquelle j'ai déjà porté les premières paroles, vous avez engagé sa mère..

LA MARQUISE.

Qui m'a promis le secret, à n'en rien dire à sa fille...

L'ABBESSE.

Ainsi que moi, à trouver bon que vous vinssiez ici, ous le prétexte de donner des leçons.

LA MARQUISE

Juſtement, mais dites-moi, je vous prie .... le caractère de mademoiſelle de Fierville?...

L'ABBESSE, *avec un peu d'embarras & de ſurpriſe.*

Son caractère? . . . oh! vous entendez bien que je ne peux guère répondre... ſur cela... ſi j'en dis du bien, je vous paroîtrai ſuſpecte; & puis, il faut bien que j'abandonne quelques détails aux maîtreſſes, qui, ſous mes ordres, aident à conduire cette maiſon... d'ailleurs je ſuis très-diſcrète ſur ces queſtions-là. Elle eſt jolie d'abord;... elle a de l'eſprit, mais vous en jugerez vous-même, je vais ſonner pour l'avertir, (*prenant la ſonnette ſur le clavecin.*)

LA MARQUISE.

Volontiers.

L'ABBESSE, *en ſonnant.*

Elle eſt jolie; fille unique; elle aura cent mille livres de rente; ſon père eſt dans la haute finance; & depuis trente ans, je vous laiſſe à penſer...

LA MARQUISE, *à part.*

Pas un ſeul mot ſur ſon caractère!

L'ABBESSE.

Chut!

SCENE XII.

LES MÊMES, LA SŒUR EUPHEMIE.

L'ABBESSE, *à la ſœur.*

AVERTISSEZ mademoiſelle de Fierville pour ſa maîtreſſe de clavecin... Ah! & la Sœur S. Ange!

SŒUR EUPHEMIE.

C'eſt bon, madame. (*elle ſort.*)

SCENE XIII.

L'ABBESSE, LA MARQUISE.

L'ABBESSE.

CAR vous l'avez aussi pour écolière, Madame, je lui fais continuer ses leçons... vous l'avez déjà vue, notre sœur S. Ange ?

LA MARQUISE.

Elle m'a fait une peine !...

L'ABBESSE.

C'est un ange, Madame, que cette personne-là, candeur, esprit, talens... Elle est élève de notre maison, & nous fait honneur, j'ose le dire. Dans deux mois elle sera des nôtres... Je la fais recevoir sans dot.

LA MARQUISE.

Cela m'intéresse avec d'autant plus de raison, que je connoissois le père.

L'ABBESSE.

Oui ?

LA MARQUISE.

Feu mon mari s'étoit proposé de demander mademoiselle de S. Ange, pour mon fils, qui étoit même décidé à l'épouser, sur tout le bien qu'on en disoit, quoiqu'il ne l'eût vue qu'une seule fois : moi, qui vous parle, je ne la connois que d'aujourd'hui ; le père s'est avisé de se remarier ; je perdis mon époux ; la position de mon fils devint plus brillante, celle de mademoiselle de S. Ange le devenoit moins.

L'ABBESSE.

Surement.

SCENE XIV.

LES MÊMES, SŒUR EUPHÉMIE, Mlle DE FIERVILLE.

SŒUR EUPHEMIE.

MADEMOISELLE de Fierville.

L'ABBESSE.

Ah ! Madame, c'eſt une de vos écolières. (*La ſœur Euphémie retire le fauteil de l'Abbeſſe, & après avoir préſenté mademoiſelle de Fierville à la marquiſe, elle donne le bras à l'Abbeſſe.*

SCENE XV.

LES MÊMES, PLUSIEURS PENSIONNAIRES, *obſervant avec curioſité, de la porte de la grille.*

Mlle DE FIERVILLE, *à part, & avec humeur.*

Ce n'eſt que la maîtreſſe de Clavecin ! . . .

UNE PENSIONNAIRE.

Ce n'eſt pas ſa marquiſe ?

LES AUTRES PENSIONNAIRES.

Ce ne ſeroit pas ſa marquiſe ? voyons ! écoutons ! (*elles ſe cachent derrière les ſiéges du parloir intérieur.*)

L'ABBESSE.

Je vous laiſſe, & reviendrai ſavoir ſi vous êtes contente.

SŒUR ANASTASE, *ſortant de chez l'Abbeſſe, fait un cri de frayeur en voyant quelqu'un derrière les ſiéges.*

Ah ! Meſdemoiſelles ! vous m'avez fait une peur ! . . .

L'ABBESSE, *appelant les penſionnaires qui s'enfuyoient.*

Eh ! que venez-vous faire ici, Meſdemoiſelles ? . . .

UNE PENSIONNAIRE, *en entrant dans le parloir extérieur avec ſes compagnes.*

Faire notre cour à madame. (*elles lui baiſent la main tour à tour.*)

L'ABBESSE.

Oui, oui ; . . . & puis un peu de curioſité ?

UNE PENSIONNAIRE.

Il eſt vrai, notre mère . . . qu'il en eſt bien quelque petite choſe . . . (*aux autres*) Pourquoi mentir ?

AUTRE PENSIONNAIRE, *gaiement.*

Notre mère devine tout ; nous venions . . . . pour voir cette marquiſe, que Fierville nous a dit qu'elle attendoit.

TOUTES.

C'eſt la vérité, notre mère.

UNE PENSIONNAIRE.

Et cela.... pour faire compliment avec toute confiance....

TOUTES TROIS, *avec ironie, en regardant mademoiselle de Fierville.*

Oui ! avec toute confiance, à notre bonne amie.

L'ABBESSE.

Fort bien, fort bien ; mais cela ne doit regarder que mademoiselle. Laissez-la prendre sa leçon !

LES PENSIONNAIRES, *après lui avoir baisé la main, & l'avoir saluée, sautant de joie & rentrant dans le cloître.*

Ce n'est pas sa marquise.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, Mlle DE FIERVILLE.

LA MARQUISE, *après avoir salué modestement, & avoir essayé si le clavecin étoit d'accord.*

OH ! ça, Mademoiselle, voulez-vous que nous commencions ? je dois vous prévenir que je n'ai assurément pas le talent de madame Henri.

Mlle DE FIERVILLE, *regardant si l'Abbesse est rentrée.*

Oh ! vous en aurez toujours assez pour moi... (*avec joie,*) Madame l'Abbesse est rentrée... prenez d'abord votre cachet !... je ne me soucie pas de prendre ma leçon.

LA MARQUISE.

Vous n'aimez peut-être pas le clavecin ?

Mlle DE FIERVILLE.

Ni la musique.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire que vous préférez le dessin ?

Mlle DE FIERVILLE.

Oh ! bien oui ! comment ? s'attacher de gaieté de cœur, à faire de gros yeux... qui ne finissent pas ? car on ne m'en sort pas ; voyez ! (*montrant l'exemple*) voilà mon cahier ; c'est une occupation bien amusante.

LA

LA MARQUISE.

Mais, quand on commence ?...

Mlle DE FIERVILLE.

Par ennuyer, l'on a tort; tenez ! voici un cachet de plus, pour n'en plus parler.

LA MARQUISE.

Eh ! mais...

Mlle DE FIERVILLE.

Prenez donc ! eſt-ce que madame Henri ne vous a pas prévenue que c'eſt mon uſage ?

LA MARQUISE.

Elle a oublié de me le dire.

Mlle DE FIERVILLE.

Ce ſont mes conditions; & il faut bien qu'elle y ſouſcrive ; car ſans cela, je dirois à mon père qu'elle montre mal; & lui, qui ne ſe connoît pas plus en talens que je ne les aime, mais qui paye bien, me donneroit bien vîte une autre maîtreſſe; ainſi vous jugez bien que madame Henri....

LA MARQUISE, *riant.*

Ah ! Mademoiſelle, je n'ai garde d'indiſpoſer contre elle une écolière auſſi précieuſe que vous.

Mlle DE FIERVILLE.

C'eſt bien ſur cela que je me fie.

LA MARQUISE.

Au ſurplus, ce ſont des talens qui ne ſont pas abſolument néceſſaires, & Mademoiſelle s'en dédommage ſurement par des connoiſſances plus utiles .... la Géographie, l'Hiſtoire... La lecture, par exemple ?...

Mlle DE FIERVILLE.

M'ennuye à la mort; quoi ? l'Hiſtoire ancienne ou profane ?... des dates à ſe mettre dans la tête ? cela fatigue à retenir... il n'y a guère que la danſe que j'aime;.... encore !...

LA MARQUISE, *riant.*

Vous ne faites pas grand cas des talens ?

Mlle DE FIERVILLE, *riant.*

Pas trop, ſi vous voulez que je vous diſe vrai ; & mon père penſe ſur cela bien différemment de ma mère : « Vas, vas, ma fille, me dit-il, quand ma mère me ſermonne : (car elle eſt pour les talens, elle,) « Vas, ne » crains rien ! tu es jolie; tu auras du bien; un mari ſera « trop heureux de t'avoir... » A propos de cela; vous êtes ſurement répandue dans le monde ?

LA MARQUISE.

Mais un peu, à l'aide des écolières que j'ai.

Mlle DE FIERVILLE.

Je vous dirai... mais n'en parlez pas au moins!

LA MARQUISE.

Vous jugez bien, Mademoiſelle!...

Mlle DE FIERVILLE.

C'eſt qu'il eſt queſtion pour moi d'un mariage.

LA MARQUISE, *jouant l'air étonné.*

D'un mariage?

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie.*

Oui, cela ne dépend en quelque façon que de mon aveu....

LA MARQUISE.

Ah! fort bien.

Mlle DE FIERVILLE.

Cauſons un peu enſemble! cela vaudra mieux que ma leçon... (*elle ſe lève & va à la porte en chantant*) attendez que je voie ſi la porte de l'Abbeſſe eſt bien fermée. (*elle revient ſe mettre à ſa place.*) Oui, connoiſſez-vous madame la marquiſe de S. Ser?

LA MARQUISE, *avec joie.*

Beaucoup: je finis même à préſent un deſſin tout-à-fait intéreſſant dont elle m'a chargée: elle s'eſt donnée des ſoins pour me procurer de nouvelles écolières; & j'enſeigne de plus à une de ſes nièces avec qui j'en parle ſouvent.

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie.*

Oui?... (*l'embraſſant.*) Oh! vous êtes charmante... vous allez me dire tout ce que j'ai envie de ſavoir.

LA MARQUISE.

Vous me rappelez, en effet, que j'ai entendu parler du mariage de ſon fils.

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie & vivacité.*

Eh! vraiment oui; c'eſt de moi qu'il eſt queſtion: quelle femme eſt-ce que cette marquiſe?

LA MARQUISE.

Une femme... de mon âge... qui n'a qu'un fils.

Mlle DE FIERVILLE.

Je le ſais.

LA MARQUISE.

Il n'a des yeux que pour elle, qui, de ſon côté, n'eſt occupée que de ſon bonheur.

Mlle DE FIERVILLE, *vivement.*

Oh cela! j'en ſuis ſure, car elle veut me le donner pour mari, comme je vous le dis.

LA MARQUISE.

Ah! cela eſt vrai?...

Mlle DE FIERVILLE.

Oui, oui... mais dites-moi, eſt-ce une femme qui aime la diſſipation, le plaiſir?

LA MARQUISE.

Mais c'eſt une femme aſſez ſenſée, autant que je puis m'y connoître;... elle fait grand cas des talens, par exemple.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un air aſſez rêveur.*

Oui?

LA MARQUISE.

Oui.

Mlle DE FIERVILLE.

Et faudra-t-il vivre avec elle?

LA MARQUISE.

Comment! vous en doutez? oh! très-certainement: une femme, qui aime ſon fils, ne voudra pas s'en ſéparer; du moins, je le crois.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un air rêveur.*

Vous croyez? (*vivement.*) Oh! une bru qui a de l'eſprit comme moi, tourne comme elle veut celui de ſon mari; & quand il n'eſt plus queſtion après que d'un ſacrifice, vous jugez bien!...

LA MARQUISE.

Ah, ah!...

Mlle DE FIERVILLE, *gaiement.*

Ce n'eſt pas là mon embarras... & le marquis de S. Ser, d'une jolie figure, à ce que l'on dit?

LA MARQUISE.

Mais aſſez bien...

Mlle DE FIERVILLE, *très-gaiement.*

Bon, tant mieux! & ſon caractère?... car c'eſt un point eſſentiel!

LA MARQUISE.

Vous êtes bien dans mes principes; mais.... il eſt doux, aimable.

Mlle DE FIERVILLE.

Jugez donc, quel plaiſir! quand me trouvant marquiſe, je viendrai dans un carroſſe brillant, faire ici ma viſite de nouvelle mariée, pour flatter le petit amour-propre

des religieuses qui m'ont élevée ! & sur-tout je n'oublierai pas de demander mes compagnes, qui seroient à la joie de leur cœur, si mon mariage ne se faisoit pas.... vous avez pu les voir ?.. mais continuons !... le marquis est donc aimable, doux ?

LA MARQUISE.

Mais un peu ennemi du faste.

Mlle DE FIERVILLE.

Quelle folie ! aime-t-il du moins le bal, la comédie, les spectacles enfin ?

LA MARQUISE.

Il y va, mais sans en raffoler.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh ! je veux qu'il en raffole, parce que j'en raffolerai, moi ; & qu'il faut bien que je me dédommage de l'ennui que j'ai eu au couvent... d'ailleurs, je lui apporte une fortune assez considérable, pour qu'il se prête à tout ce qui peut me plaire. Mais j'entends quelqu'un. Mettons-nous vîte à ma leçon de dessin ! voilà mon exemple..... (*en le lui montrant*) mes yeux éternels ! cela n'est-il pas bien récréatif ? (*à voix basse*) il est bien heureux que je vous aie trouvée aussi instruite !

LA MARQUISE.

Je vous assure, Mademoiselle, que je me fais bon gré de l'être.

SCENE XVII.

LA MARQUISE, Mlle DE FIERVILLE, LA TOURIERE, FRANÇOISE, *qui tient dans un carton un ajustement couleur de rose.*

LA TOURIÈRE.

MADEMOISELLE, voilà votre ajustement, couleur de rose, que Françoise apporte de chez la marchande de modes, (*Françoise salue en mettant sur la table le carton.*)

Mlle DE FIERVILLE, *avec humeur.*

(*à Françoise qui sort toute interdite,*) (*à la Tourière.*) Elle est une sotte ; & vous oubliez tout..... elle arrive à présent, je vais la gronder comme elle le mérite... imaginez-vous, Madame, que j'envoie chercher un ajustement couleur de rose, parce que le bleu ne me va pas si bien.

(*Elle voit arriver la sœur S. Ange.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LA SŒUR S. ANGE.

Mlle DE FIERVILLE, *avec humeur.*

AH ! sœur S. Ange ! voilà mon ajustement que l'on m'apporte à présent, à présent !... que dites-vous de cela ?... & madame la marquise de S. Ser, ne tardera surement pas à arriver !

SŒUR S. ANGE, *avec grande surprise.*

Comment ! madame la marquise de S. Ser !

Mlle DE FIERVILLE, *avec impatience.*

Eh oui ! cette dame que j'attends.

SŒUR S. ANGE, *à part.*

Ciel !

Mlle DE FIERVILLE, *sans regarder la sœur.*

C'est bien cruel... je n'aurai jamais le temps .. encore, ma femme-de-chambre qui n'est pas revenue de chez mon père ! je vais toujours dans ma chambre, peut-être qu'en me dépêchant .... oui, oui, je vous quitte, Madame ; mais, pressée comme je le suis, vous jugez bien ... S'il faut que je n'aye pas le temps de changer d'ajustement, ... je ne le paye pas à la marchande de modes, déjà ... elle en fera pour sa peine, & Françoise pour sa course : elles peuvent bien s'y attendre ... à présent ! (*revenant à la marquise.*) Ah ! je vous remercie de votre leçon ; madame Henri ne m'en a jamais donné de plus agréable. (*La Tourière sort en haussant les épaules.*)

LA MARQUISE, *lui faisant une révérence avec embarras.*

Mademoiselle, ... tout ce que l'on peut vous souhaiter, c'est qu'elle vous soit utile.

SCENE XIX.

LA MARQUISE, LA SŒUR S. ANGE, *rêveuse.*

LA MARQUISE.

SON ajustement lui tient bien au cœur ; mais si elle connoissoit comme moi la marquise de S. Ser, elle pourroit bien s'épargner les frais de toilette ; car l'ajustement est la chose à laquelle madame de S. Ser regarde le moins.

SŒUR S. ANGE.

Je vois à cela que mademoiselle de Fierville vous a mise dans sa confidence ?

LA MARQUISE.

C'eſt la première choſe qu'elle a faite ; je ſuis, à préſent, auſſi inſtruite qu'elle, de tout ce qui a trait à ſon mariage.

SŒUR S. ANGE.

Elle vous connoît donc ?

LA MARQUISE.

Non aſſurément ! (*la ſœur fait un ſigne de ſurpriſe qu'elle derobe à la marquiſe*,) petite indiſcrétion qui avoit pour but de parler de ſon mariage.

SŒUR S. ANGE, *avec douceur & un ſourire de bonté.*

Ah ! bien pardonnable... à ſon âge ſur-tout : dans ſa poſition, une jeune perſonne aime à s'occuper, & à occuper les autres de ce qui flatte ou ſon goût ou ſon amour-propre. D'ailleurs, Madame, il y a des phyſionomies ſi intéreſſantes, qu'elles entraînent malgré nous notre confiance.

LA MARQUISE.

Ah ! ma ſœur, vous voulez donc me rendre indiſcrète ?... vous leur trouvez de ſi bonnes excuſes !.. Eh bien ! pardonnez-moi une ſeule queſtion. Au moment où vous avez entendu nommer madame de S. Ser, un mouvement de ſurpriſe ou de triſteſſe qui vous eſt échappé m'a laiſſé croire que vous aviez peut-être à vous plaindre d'elle.

SŒUR S. ANGE.

Point du tout ; que vous êtes bonne !

LA MARQUISE.

C'eſt que je la connois....

SŒUR S. ANGE.

Ah ! j'étois faite auſſi pour la connoître.

LA MARQUISE.

Mais enfin ?... ce ſaiſiſſement m'inquiète encore.

SŒUR S. ANGE.

Rien de ſi ſimple ; je n'ai jamais vu madame de Saint-Ser ; mais il y a... ſept ans environ, que, je ne ſais par quel hazard, j'eus occaſion de me trouver avec ſon fils.

LA MARQUISE.

Ah ! vous l'avez vu.

SŒUR S. ANGE.

Une ſeule fois... & aſſurément trop peu de temps pour qu'il ait pu me reſter la moindre idée de ſes traits ; mais cependant aſſez, pour avoir remarqué en lui, (autant qu'en peut juger une jeune perſonne,) un maintien doux,

honnête & réservé, qui justifioit à mes yeux l'éloge que j'en entendois faire, & qui prouve aujourd'hui que la fortune s'attache quelquefois au mérite... Ce qui me rend cette époque si présente,... c'est qu'elle a précédé, de très-peu de jours, tous les malheurs... d'une famille... qui m'intéresse; de sorte que ce nom,... pronocé pour la première fois dans cette maison, me les a rappelés,.. & je n'ai pas été maîtresse de mon saisissement; vous voyez qu'il n'y a rien que de très-naturel. C'en est assez, je crois, pour bien vous convaincre que je n'ai pas le plus léger reproche à faire à madame de S. Ser.

LA MARQUISE.

J'en suis fort aise pour elle.

SŒUR S. ANGE, *allant avec la marquise à son clavecin.*

Mais, Madame, prenons notre leçon; vous me faites oublier que vos momens sont précieux.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je les trouve bien employés.

SŒUR S. ANGE.

Vous êtes bien honnête; mais les réflexions nous gagnent quelquefois malgré nous. (*feuilletant un livre de musique.*) Voyons! (*souriant*) je vais trembler.

LA MARQUISE.

Vous chantez aussi?

SŒUR S. ANGE.

Un peu... (*riant*) voulez-vous en juger? je vais m'accompagner (*changeant de livre.*) Qu'est-ce que je chanterai? (*cherchant dans son livre.*)

LA MARQUISE, *feuilletant le livre avec elle.*

Ah! celle-ci?

SŒUR S. ANGE.

Je ne l'aurois pas choisie.... mais soit!

PREMIER COUPLET. (*)

» Nos plaisirs sont légers, mais ils sont sans alarmes:
» Plus bruyans, dans le monde, ils en sont plus trompeurs;
» J'ai pu croire, un moment, qu'ils avoient plus de charmes.
(*La Marquise fait un geste de surprise.*)
» Un seul moment d'espoir doit-il coûter des pleurs?

SECOND COUPLET.

» Je ne cherchois qu'un cœur; il cherchoit la fortune!
(*La Marquise l'observe avec plus de surprise & d'intérêt.*)
» Ce fut, à mes regards, adoucir ses revers;
» La raison a banni cette idée importune,
» Pour m'en dédommager par des liens plus chers.

(*) On peut suppléer la harpe au clavecin, pour accompagner ces couplets.

LA MARQUISE.

Vous trembliez en commençant ; mais vous vous êtes raſſurée ſur la fin ; & je puis vous dire que vous êtes fort bonne muſicienne.

SŒUR S. ANGE.

Ah ! fort bonne ? c'eſt beaucoup dire. J'ai ſenti de bonne heure la néceſſité de cultiver mes talens... Eh ! où en ſerois-je ſans eux ?

LA MARQUISE.

Des réflexions triſtes ? changeons de leçon ! voyons un peu vos deſſins !

SŒUR S. ANGE.

Volontiers : (*elle montre ſes deſſins, & elles s'aſſeyent.*)

LA MARQUISE.

Voilà un payſage qui eſt... aſſez bien. (*elle y donne un coup de crayon.*) Ah ! l'ombre marquée un peu trop légérement.

SŒUR S. ANGE, *corrige & lui en préſente un autre.*

(*en riant.*)

Vous avez raiſon... un peu d'étourderie ! ... celui-ci ?

LA MARQUISE, *examinant.*

Très-bien, par exemple... (*en voyant un troiſième,*) à merveilles... en vérité !

SŒUR S. ANGE.

Oui, oui ! faites-moi des complimens !

LA MARQUISE.

Je ne flatte point... vous êtes très-forte ! je ne ferois pas mieux aſſurément.

SŒUR S. ANGE.

Oh ! comparez avec les originaux !

LA MARQUISE, *en les comparant.*

J'y vois très-peu de différence... mais convenez avec moi, qu'une copie... ſe reſſent toujours de la gêne... qui eſt inſéparable de l'imitation ; l'on a beau copier auſſi parfaitement...

SŒUR S. ANGE, *d'un ton découragé, et en ſouriant.*

Oh !

LA MARQUISE.

Croyez-moi, ma ſœur ! je m'y connois. Je ſuis caution qu'avec vos talens, vous ne devez chercher vos modèles que dans vous-même. Vous pouvez aſſurément vous paſſer de leçons.

SŒUR S. ANGE.

Bon ! j'ai voulu cinq à ſix fois eſſayer de travailler d'idée; ..

je

je n'ai jamais pu y réussir. . . voulez-vous voir. . . (*en riant & avec ironie*,) de mes chefs-d'œuvre ?

LA MARQUISE, *en recevant les dessins qu'on lui passe.*

Voyons, voyons ! . . . cette tête ? . . . (*marquant la plus vive surprise*,) est très-bien, déjà.

SŒUR S. ANGE, *d'un air négligé.*

Trouvez-vous ?

LA MARQUISE, *marquant plus de surprise, & fixant la sœur plus attentivement.*

Et ressemblante, même.

SŒUR S. ANGE, *de même.*

Ressemblante ?

LA MARQUISE, *en fixant la sœur avec plus d'attention encore.*

Quoi ! . . . ce n'est pas une copie ?

SŒUR S. ANGE, *lui en passant un autre.*

Non assurément. . . mais celle-ci est mieux.

LA MARQUISE.

Comment ? mais vous avez copié l'une d'après l'autre ?

SŒUR S. ANGE.

Non, je vous le jure. . . & voici le reste. Tenez ! un pélerin ; un berger qui garde ses moutons.

LA MARQUISE, *après avoir examiné.*

Mais, encore une fois ? . . . jugez-en ! (*lui présentant les dessins & les lui faisant comparer.*) Vous devez voir comme moi, que c'est absolument la même personne, que vous présentez sous des habillemens différens ; rapprochez ces têtes !... (*en lui souriant pour ménager son embarras*,) & vous ne vous en étiez pas aperçue ?

SŒUR S. ANGE, *avec étonnement & naïveté.*

Jamais. Cela vous prouve que mon imagination n'est pas fertile en idées neuves.

LA MARQUISE, *en cherchant son porte feuille.*

Ne dites pas de mal de vos idées ! Vous allez voir que ce seroit critiquer les miennes.

SŒUR S. ANGE, *avec un air d'embarras.*

Comment donc ?

LA MARQUISE.

C'est la chose la plus singulière. Une mère m'a demandé le portrait de son fils... Je vais vous le montrer ; &, s'il étoit sorti de mes mains .... si je ne venois de l'achever à l'instant .... on croiroit que nous nous sommes, toutes deux prêté notre modèle.

SŒUR S. ANGE, *avec étonnement.*

Madame !...

LA MARQUISE, *en le lui donnant, & le rapprochant de celui de la sœur.*

Jugez-en !... il eſt à la marquiſe de S. Ser.

SŒUR S. ANGE, *redoublant de ſurpriſe. Rendant le portrait avec vivacité & confuſion.*

A la marquiſe de S. Ser ? (*avec autant de trouble que de douleur.*)

Ah, madame !... (*avec inſtance*) madame ! quel voile épais vous retirez de mes yeux ! que ſerois-je donc devenue, ſi cette ſcène eût eu d'autres témoins que vous ? (*avec déſolation*) ſuſpectée, ſans doute, de conſerver, dans mon cœur, des impreſſions que je n'ai jamais dû reſſentir !... je ſerois morte de douleur & de confuſion... (*en pleurant.*) Ainſi donc l'ame,... la plus pure peut-être !... & certainement la plus innocente ! ... qui n'admet de bonheur que celui de renoncer pour jamais au monde !... n'eſt pas à l'abri du ſoupçon !... (*très-vivement & avec agitation.*) Madame... déchirez !... déchirez, je vous prie, ces malheureux amuſemens de mes loiſirs !... ils dépoſeroient, je le ſens, contre mes premiers vœux, contre une indifférence dont je fais gloire, & dont je me ſuis faite une néceſſité... juſte ciel !... Ah ! déchirez-les ! je vous ſupplie, dans l'inſtant !

LA MARQUISE.

Réfléchiſſons, ma ſœur !... on pourroit les retrouver.... confiez-les moi !

SŒUR S. ANGE.

Vous les jetterez au feu, madame ? vous-même ? je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Fiez-vous en toute aſſurance à moi ! perſuadez-vous bien que vôtre ſituation m'affecte... au point de la regarder comme la mienne !

SŒUR S. ANGE, *lui baiſant la main, ſerrant les deſſins avec agitation dans le porte-feuille de la marquiſe.*

Ah !... tout m'inquiète... tout m'agite... je crains que l'on ne vienne... (*ſe levant pour regarder du côté du parloir.*) (*à part*) ſi tous les jours reſſembloient à celui-ci, les inſtans en ſeroient bien cruels !

LA MARQUISE, *à part.*

Comme elle eſt charmante ! & ce bonheur échapperoit à mon fils ?...

SŒUR S. ANGE.

Vous n'osez plus me regarder, madame? donneriez-vous une interprétation humiliante pour moi, à de malheureux souvenirs . . . bien involontaires, je vous assure?

LA MARQUISE.

Mademoiselle, écoutez-moi! . . . je suis . . . . la meilleure & la plus sûre amie de madame de S. Ser. Ses projets de mariage m'ont seuls attirée ici. Et si cette mère? (à qui je ne puis rien cacher) (*sur un geste que fait la sœur pour l'interrompre.*) Ecoutez-moi par grâce! si cette mère à qui son fils parle souvent de vous & toujours avec regret, (*à la sœur qui veut encore l'interrompre*) J'en suis sûre . . . si la marquise, se pénétrant de vos malheurs? se les reprochant? . . . mieux éclairée enfin sur le bonheur de son fils, . . . vous le demandoit elle-même?

SŒUR S ANGE, *avec transport de reconnoissance.*

Ah! ah! ah! madame! comment? votre bon cœur vous abuse, vous égare jusques-là? c'est assurément ce qui fait que j'ose vous répondre, & puis c'est une supposition . . . avec cela. (*d'un ton très-radouci.*) Vous ne vous apercevez pas que vous opposez à ma raison tout ce que (d'une autre que de vous) je croirois imaginé pour la troubler! ménagez-moi donc! & sentez, comme moi, que soumise par la reconnoissance, aux volontés de notre digne Supérieure, il ne doit jamais être dans mon ame de laisser, dans l'asile respectable qu'elle ouvre à mes malheurs, l'exemple dangereux. . .

LA MARQUISE.

D'une infortunée? qui aime mieux se condamner à des jours de trouble & de douleur, que d'avouer les sentimens qui les lui préparent?

SŒUR S. ANGE.

Voici madame l'Abbesse. . . . je tremble. . . rien qui me compromette: prenez-y garde, je vous prie!

SCENE XIX.

LES MÊMES, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, *à qui la sœur baise la main en tremblant.*

EH bien! vos écolières? êtes-vous contente, madame?

LA MARQUISE.

La réponse m'embarrasseroit moins, s'il n'étoit question que de la sœur; mais. . . .

L'ABBESSE.

Comment donc?

LA MARQUISE, *montrant la sœur qui veut s'en aller & à qui l'Abbesse fait signe de rester.*

D'abord j'ai cru devoir lui apprendre que je suis chargée de suivre ici les intérêts de madame la marquise de S. Ser. Vous approuverez les raisons que j'ai de m'expliquer devant mademoiselle de S. Ange. Madame! mademoiselle de Fierville, ne peut absolument convenir au marquis. Quel présent à lui faire, bon Dieu! vous ne connoissiez surement pas le caractère de la jeune personne?

L'ABBESSE.

Oh! vous vous effrayez! quelques vivacités? un peu d'étourderie?... son âge excuse tout cela; mais tant de fortune?...

LA MARQUISE.

Seroit payée trop cher. Réfléchissez-y! je sais comme pense la marquise; & je suis fondée à dégager absolument sa parole, & dès ce moment même.

L'ABBESSE.

Ah! madame!... quel embarras cela va me causer!... & compromise! moi! moi! ah! que vous me faites de peine!

LA MARQUISE.

Eh! j'y vais ajouter encore... il le faut!

L'ABBESSE.

Que dites-vous? comme vous êtes émue!

LA MARQUISE.

C'est de la surprise que vient de me causer sœur Saint-Ange.

SŒUR S. ANGE.

Madame!

LA MARQUISE.

Non, mademoiselle. Quand je viens de découvrir, de ranimer en vous des impressions, que vous conserviez sans vous en apercevoir, puis-je me dispenser d'éclairer & votre bienfaitrice, & vous-même, sur les suites funestes & menaçantes qu'elles entraînent & pour l'une & pour l'autre?

L'ABBESSE, *à la marquise.*

Vous m'étonnez & m'alarmez à un point!.... (*à la sœur.*) ma chère fille!..... & que cela m'ait échappé, madame?

SŒUR S. ANGE.

Mais jamais ces ſouvenirs ne m'ont occupée... daignez croire que le temps, la raiſon!...

LA MARQUISE.

Vous avoient trompée. J'en ai la preuve la plus ſûre... (*d'un ton très-radouci, & en mettant la main ſur le porte-feuille.*) Voulez-vous que madame nous juge?

SŒUR S. ANGE, *avec agitation vive.*

Non, madame. (*à part.*) Je ne ſais ni ce que je veux, ni ce que je ſens.

L'ABBESSE.

Tu me refuſes pour juge? moi, ma fille? c'eſt m'éclairer & t'accuſer toi-même... & dans ce moment, cette agitation (que je ne t'ai jamais vue) ne ſuffit-elle pas pour déceler des ſentimens...

LA MARQUISE.

Qui n'étoient qu'aſſoupis dans votre cœur. Mais avec quelle facilité s'y ſont-ils réveillés au ſeul nom de mon fils!

SŒUR S. ANGE, *tombant dans un fauteuil.*

De votre fils? ô ciel!

L'ABBESSE.

Ma fille! les impreſſions que tu cherches à te diſſimuler n'en ſont pas pour cela moins inquiétantes. Elles te préparoient un avenir affreux... (*à la marquiſe,*) que je vous ſais gré de nous avoir éclairées l'une & l'autre! eh! que ſeroit-elle donc devenue ſi ſes derniers ſermens euſſent aſſuré, dans cette maiſon, l'engagement abſolu de ſa liberté?

LA MARQUISE, *avec la plus vive joie, à l'Abbeſſe.*

Ah! je vous vois pénétrée de tout l'intérêt qu'elle inſpire!

L'ABBESSE.

Sa tranquillité, la mienne, mon devoir même, madame! tout l'exige... Quelque douloureuſe que ſoit pour moi la perte que nous allons faire en toi, ma fille! (*avec la plus vive douleur.*) je te rends ta liberté...

SŒUR S. ANGE.

Vous me déſolez... eh bien, madame, j'en ſaurai faire un uſage digne de vous & de moi, en remplaçant les ſoins que je devois à ma bienfaitrice, par les conſolations nouvelles que je puis offrir à l'infortunée que mon père chériſſoit ſi ardemment.

LA MARQUISE.

Que vous êtes reſpectable, mademoiſelle! daignez diſ-

poser de votre liberté, non pas pour verser des consolations sur une seule mère! mais pour rassurer encore celle qui peut, à présent, vous ramener à l'idée de son fils, vous demander son bonheur, & vous répondre de ses sentimens, avec autant de sécurité, qu'elle se promet de satisfaction, si vous l'acceptez pour époux!

SŒUR S. ANGE.

Quoi, madame? que je dérange les projets que vous aviez sur mademoiselle de Fierville?

SCENE XX.

ACTEURS PRÉCÉDENS. SŒUR ANASTASE, SŒUR EUPHEMIE.

L'ABBESSE, (*les deux sœurs passant de l'appartement au cloître, écoutant.*)

D'ABORD, madame la Marquise de S. Ser, (*les deux sœurs marquent leur étonnement & leur joie & courent au cloître,*) (& tu viens de l'entendre,) avoir dégagé sa parole....

SCENE XXI.

LA MARQUISE, L'ABBESSE, LA SŒUR S. ANGE.

LA MARQUISE.

AVANT de vous demander la vôtre.

SŒUR S. ANGE.

Mais, madame, que je vous appelle ma mère?

LA MARQUISE.

Oui; puisque vous prouvez, si bien, combien ce titre vous est cher... (*la sœur baise sa main.*) Ah! je suis au comble de la joie!

SCENE XXII.

ACTEURS PRÉCÉDENS. Mlle DE FIERVILLE, LES PENSIONNAIRES.

LES PENSIONNAIRES, *de dedans le cloître.*

ON vient de te dire qu'elle est ici.

Mlle DE FIERVILLE.

Cela est-il bien vrai?

L'ABBESSE, *avec crainte.*

C'est mademoiselle de Fierville!

LA MARQUISE, *à l'Abbesse qui veut empêcher mademoiselle de Fierville d'arriver.*

Laissez ! je puis lui parler sans compromettre ni sa délicatesse ni la nôtre.

Mlle DE FIERVILLE, *parlant aux pensionnaires.*

Eh bien, tant mieux. Ma toilette me servira de quelque chose. Mais puisque vous en êtes sûres, venez avec moi ! (*Elle les amène & les quitte en voyant la Marquise.*) Ah ! bon jour, madame ! (*Elle lui fait un salut de protection.*) (*à l'Abbesse.*) Notre mère, ces demoiselles m'assurent que madame la Marquise de S. Ser est arrivée. J'en doute fort ; car assurément elle m'eût fait appeler.

LA MARQUISE.

Elles ne vous ont pas trompée, Mademoiselle.

UNE PENSIONNAIRE, *à part.*

Il seroit plaisant qu'on nous eût dit vrai.

LA MARQUISE.

Vous la voyez dans cette Maîtresse...

Mlle DE FIERVILLE.

A qui j'ai parlé avec tant de franchise ?

2e. PNESIONNAIRE, *bas à l'oreille de Mademoiselle de Fierville.*

Et qui t'a donné des leçons que tu as trouvées si agréables ?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment, Madame ! .. (*à part.*) qu'ai-je fait !

SECONDE PENSIONNAIRE.

m'en étois doutée, en vérité.

TOUTES TROIS.

Et moi aussi.

LA MARQUISE, *aux Pensionnaires.*

Permettez ! ...

TOUTES, *en lui faisant une révérence respectueuse.*

Madame ! pardon ! ...

LA MARQUISE, *à Mademoiselle de Fierville.*

Mademoiselle ! j'ignorois quand je vous ai fait offrir la main de mon fils, qu'il eût disposé lui-même de son cœur.. Je compte voir aujourd'hui madame votre Mere....

Mlle DE FIERVILLE.

Et lui dire notre conversation peut-être ?

LA MARQUISE.

(*en riant.*) Ah ! pas dans tous ses détails La prier seulement d'agréer les excuses que je vous dois à toutes deux. Mais, Mademoiselle ! (*du ton le plus radouci*) que ma visite

ne vous ait pas été tout-à-fait inutile ! & permettez-moi de vous dire, que lorſqu'on réunit, à une figure vive & auſſi intéreſſante, tout l'eſprit que vous avez .... en vérité (*du ton le plus indulgent & le plus doux*,) l'on ſeroit bien à plaindre, de n'en pas faire l'uſage..... qui ne laiſſeroit en vous rien à déſirer.

Mlle DE FIERVILLE, *la ſaluant d'un air gêné.*

Madame ! ... j'entends... ce que cela veut dire ; (*aux Penſionnaires en s'en allant*,) me voilà donc encore reſtée au Couvent ! (*elle ſort*)

SCENE XXIII.

LA MARQUISE, L'ABBESSE, SŒUR S. ANGE, LES PENSIONNAIRES.

UNE PENSIONNAIRE, *avec joie.*

QUAND je t'ai dit que ſon mariage ne ſe feroit pas ?...

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Oh ! j'en étois ſûre ! (*Elles s'en vont.*)

L'ABBESSE, *les rappelant.*

Meſdemoiſelles, profitez de la leçon ! & perſuadez-vous bien, qu'aux yeux des perſonnes ſenſées, le caractère & l'éducation l'emportent ſur la fortune elle-même.

LES PENSIONNAIRES.

Bien obligé notre mère. (*elles ſortent en ſautant.*)

SCENE XXIV, & dernière.

TOUTES, *excepté les Penſionnaires & Mlle de Fierville.*

SŒUR ANASTASE.

VOICI l'heure...

SŒUR EUPHEMIE.

Voici l'heure du réfectoire.

L'ABBESSE, *à la marquiſe & à ſœur S. Ange.*

Nous dînons toutes trois dans mon appartement ?

LA MARQUISE.

Volontiers ; nous nous arrangerons pour que j'emmène avec moi, ma chère fille...

L'ABBESSE.

Que je regretterai ſouvent, mais au bonheur de laquelle nous ne ceſſerons d'applaudir.

SŒUR S. ANGE.

Ah ! madame ! que de bontés ! *FIN.*

